

## LA FREGATE ET LA MODERNITE

*Alexandre Blokh*

"Nel mezzo del camin de la vita nostra, me ritrovai en una selva oscura ... ". Qu'on se rassure ! Cet appel A la lingua di Dante ou mieux, cet attentat sera liminaire et restera unique. Le moyen d'y résister puisque le voyageur dont je veux vous entretenir, Ivan Gontcharov, au moment d'entreprendre son périple autour du Monde, entre dans sa quarantième année et qu'il lui reste à vivre exactement autant que d'années vécues.

Quant à la selva oscura, Gontcharov s'y trouve en effet. Il y est perdu et il me faudra vous demander un peu de patience pour vous en décrire les fourrés et labyrinthes et, avant d'en venir au voyage, situer le voyageur, c'est-à-dire l'écrivain. Celui qui s'est voulu le champion de l'anti-romantisme et qui demeure le seul représentant génial de l'esprit positif du siècle dernier en son mitan était né quelques seulement avant l'entrée de Napoléon dans l'Empire des Tsars, en 1812. Il appartient à un milieu de commerçants aisés qui devaient, ailleurs qu'en Russie, donner au siècle son visage. Il naît à Simbirsk, sur les bords de la Volga, c'est-à-dire dans la province profonde. Cette ville peut servir de symbole. La défaite de sa bourgeoisie qui a refusé ou n'a pas su retenir sa chance est si profonde que la ville en a perdu jusqu'à son nom. Elle se nomme aujourd'hui Oulianovsk en l'honneur d'un certain Oulianov, mieux connu sous le nom de Lénine qui devait y naître un demi-siècle après notre écrivain et se révéler le fossoyeur de la classe à laquelle il appartenait.

Ivan Gontcharov est, comme toute la Russie de Nicolas Ier, un fonctionnaire. Mais c'est au Ministère des Finances, c'est-à-dire qu'il garde un contact quotidien avec le capitalisme d'Etat qui, sous la férule de l'autocrate, est en passe de moderniser l'Empire. Traducteur, il demeure à l'écoute des milieux d'affaires étrangers. De ce fait, par origine, éducation, fonction, il illustre ce que devrait être ou devenir le bourgeois russe. En revanche il choque le milieu littéraire ou, depuis cinq ou six ans (nous sommes en 1851-52), il occupe l'une des premières places. Le succès de son roman *Une Histoire ordinaire* est qualifié d'inouï par le célèbre Biéliniski que domine alors la critique russe : « il fait fureur à Petersbourg ». C'est que ce livre est « un service rendu à la société un coup terrible porte au romantisme. Liquidier ce mouvement et sa sensibilité est alors la grande affaire et le but principal de « l'école naturelle » proche du réalisme occidental », à la tête de laquelle bien contre son gré Gontcharov se trouve porté. Succès éblouissant, mais ensuite, la panne : Gontcharov ne parvient pas à accoucher de son chef-d'œuvre, *Obломov*, qui devait l'égaliser aux plus grands de la littérature mondiale et par lequel il allait créer un mythe littéraire - disons, le paresseux - d'une portée comparable, sur le

chemin qui va de Moscou au Gange et à Bouddha, à celui de Don Quichotte. Un chapitre admirable du livre paraît cependant : *Le Songe d'Oblomov*.

Mais nous sommes en 1848. Des événements vont secouer l'Europe qui, en mettant fin à son équilibre, allaient bouleverser le sort d'une génération et valoir à la Russie de Nicolas le titre peu enviable de gendarme de l'Europe. De nombreux intellectuels et écrivains sont jetés en prison. Prudent, Gontcharov s'éloigne. Notre réaliste a compris que les réformes que lui et toute sa génération jugeaient indispensables pour libérer la Russie, moins du joug de l'autocrate que d'une sorte d'enfance ou de sommeil, celui précisément d'Oblomov, ne pourraient plus être arrachées que par la violence et la révolution. Dans cette crise se défait l'idéal pacifique d'une génération. Elle est paralysée : le passé qu'il faudrait tuer est trop aimable, le prix à payer en violence, en sang, trop élevé. Que reste-t-il à faire ? Rien ! Bâiller ! L'ennui n'est pas un vide, il est un interdit. Gontcharov en est prisonnier. *L'homme positif* que son premier roman avait campé sur la scène de l'histoire est désarmé par la négativité de l'Histoire : « Je bâillais au travail, bâillais en lisant, bâillais au spectacle, bâillais encore au milieu d'une conversation ». Voilà notre voyageur, son état d'âme, sa situation politique et sociale. Voyons maintenant le voyage.

Plus présent que jamais en Europe, l'Empire russe entendait l'être aussi en Extrême-Orient. C'est à cette fin que fut montée, en 1852, une expédition dont le but officiel était de procéder à une inspection des possessions du Tsar en Amérique, mais qui avait pour mission secrète d'ouvrir le Japon au commerce russe et qui devait parvenir, en effet, non sans difficultés et aventures, à arracher aux Shoguns les deux traités de Shimoda (1855) et de Nagasaki (1857). Mais ce sera après la guerre de Crimée et la mort de Nicolas Ier. Peut-être pour donner le change, l'expédition placée sous le commandement de l'amiral Poutiatine emprunte une frégate à voiles : la Frégate Pallada. Elle a besoin d'un secrétaire. Ce sera le paresseux, l'enfant gâté, le prince de Liène (lienne en russe, c'est paresse), Gontcharov. Elle prend la mer le 7 octobre 1852. Le ciel était gris.

On s'en souvient, c'est le champion de l'anti-romantisme qui met ainsi les voiles. Or, parmi les expériences que la vie propose, le voyage est le plus exactement romantique, parce qu'il traduit dans les faits le refus de l'ici et du maintenant ou le romantisme prend sa force et sa source. Le voyage de Gontcharov est alors un anti-voyage. Car ce qu'il part chercher de par le monde c'est l'ici et maintenant que son pays et sa vie lui refusent. Il ne fuit pas la réalité, il la cherche. Or, celle-ci est datée pour l'homme. Gontcharov cingle vers son temps, rejoindre son époque. C'est bien pourquoi il va commencer par se tourner contre les voiles même qui l'emportent et leur fausse beauté : « Des millénaires ont été perdus à inventer ces navires au rythme d'une voile et d'une corde par siècle. » Vive la vapeur et le progrès. C'est que l'aventure humaine n'a pas d'autre sens ni d'autre direction. Progrès, sens, direction sont les mêmes pour tous les hommes. Cette unicité de la signification de l'Histoire est le fondement du modernisme recherché.

Il ne tarde pas à être mis à l'épreuve de l'expérience. La Frégate est restée un temps dans le port de Plymouth, ayant besoin de réparations, ce qui a permis à Gontcharov de visiter Londres et de découvrir les dangers de la Modernité dans l'automatisme des conduites et la futilité du gentleman qui en est le produit et qui campe sur fond de néant un personnage d'autant plus ridicule qu'il a pour principe la gravité et l'efficacité. Ensuite, la Frégate prend le large et bientôt c'est la tempête. Elle bouleverse tout à bord, mais rend Gontcharov à lui-même. Pour la muflerie cosmique dont il est victime, il n'a aucune complaisance : ni admiration, ni résignation...Non ! La fureur ! Gontcharov refuse de s'incliner devant les forces élémentaires de la nature, c'est-à-dire devant ce qui diminue ou humilie l'homme -en faisant précisément de lui *le jouet* des éléments. Gontcharov déclare le spectacle "sans intérêt aucun". Ce n'est pas, nous en donnerons bientôt la preuve, qu'il demeure insensible aux beautés de la nature, mais son humanisme intransigeant le conduit à refuser tout intérêt à ce qui bouscule ou diminue la seule source de tout intérêt possible : l'homme. La mer déchaînée est dépourvue de sens. L'insensé n'est ni beau ni intéressant. Il est nul.

Le voyageur gardera son talent et son pouvoir d'observation pour les moments où la nature s'ouvre au contraire à l'homme et par la beauté des mers équatoriales de leurs « plaines infinies d'or et de feu où se dressent des villes enchantées taillées dans les nuages », où des « formes, tendrement, paresseusement, glissent pareilles aux mouvements de la rêverie dans une âme qui sommeille », comme en rade de Singapour « l'éclat insoutenable des étoiles, dans la mer qui rampe sans bruit et de toute sa masse, tantôt vers la côte et ensuite vers le large », la nature fonde l'amour du Réel et justifie la confiance que Gontcharov lui accorde. « Tempêtes et passions », écrit notre voyageur, « ne sont pas les normes de la nature et de la vie, mais des moments de transition. Le Désordre et le Mal sent seulement des moments de la Création, le travail élémentaire nécessaire à l'élaboration...du bonheur et de la paix".

L'homme est par quoi le monde change. C'est-à-dire que s'il est victime du temps, il en est aussi le champion. Ce temps dévolu à une génération, l'époque, est la seule réalité, et il convient de lui rester fidèle. A cette fin, il faut la comprendre car elle est répandue sur toute la terre. C'est pourquoi Gontcharov va profiter de son séjour en Union Sud-Africaine pour étudier le colonialisme qui est l'un des traits de la Modernité qu'il recherche. Son jugement est sûr et sans appel : « Ou la colonie restera ce qu'elle était déjà sous la domination hollandaise qui n'a rien fait pour les tribus noires ... un coin perdu de l'Europe », au bien « les Noirs recevront, comme fils légitimes d'un même père, à égalité avec les Blancs, leur juste part d'héritage ... ». Alors tout redeviendra possible.

La modernité doit se détourner des anciennes formes d'exploitation des richesses, mais aussi des valeurs qui en étaient le produit. L'heure est aux échanges et au commerce mondial. La grandeur de Venise, j'en demande pardon à nos hôtes et me hâte d'ajouter que Gontcharov ne la connaissait que par ouï-dire, n'est rien à côté de celle de Singapour et de Hong Kong, ports modernes situés au carrefour

de l'Inde, de la Chine, de l'Australie, du monde. Il faut dénoncer le luxe ancien que l'on pratiquait dans la lagune qui est un péché parce qu'il pousse l'homme à transgresser les limites naturelles de ses besoins. Coupable de vanité, d'excès, le luxe est contraire à la Modernité recherchée, à « l'art de vivre, c'est-à-dire contraire à la meilleure manière de tirer de la vie » son sens, son suc frais et salubre. Les temps modernes doivent se fonder sur une vertu plus modeste mais qui garde le parfum exaltant de la réalité : *le confort*. Il représente la satisfaction raisonnable, calculée avec exactitude des désirs légitimes de l'homme. C'est le confort, c'est-à-dire les besoins du grand nombre qui vont assurer au commerce international son développement. Il est, ce confort, le tranquille et légitime héritier des ambitions titanesques de Prométhée. Son enfant, c'est-à-dire les échanges fructueux que le voyage découvre, donne à la modernité son visage ou la reconnaissance de tous par tous sur le plan de l'intérêt matériel ne tardera pas à entraîner celle, morale, annoncée par Hegel pour conclure l'histoire.

La contre-épreuve attendait le voyageur à Nagasaki où la frégate vient s'ancrer le 10 août 1853. Le Japon, « ce coffret dont on a perdu la clef », ce pays qu'on ne parvient pas « par l'or, les armes et la ruse à convaincre de lier connaissance ... cette branche de la famille humaine qui continue de fuir adroitement la férule de la civilisation, ose vivre selon ses lois et oppose les règles arbitraires de sa fourmière à l'évidence du droit des gens », fournit à l'observateur l'image ou la caricature des conséquences du refus du temps. Il l'intéresse d'autant plus qu'il y voit un avertissement pour la Russie tsariste : refuser la réalité de l'époque c'est refuser la réalité tout court, c'est-à-dire la vie. La Frégate Pallada paraît entourée par le vide, le sommeil. Les côtes sont comme mortes. Bref, écrit-il, « votre Extrême-Orient, c'est l'extrémité de l'ennui ». Tandis qu'on se demande en Europe s'il convient d'être ou de n'être pas, « nous passons jours et semaines à nous efforcer de répondre à la question de savoir s'il faut s'asseoir ou non et si oui, sur quoi ? ... ». En effet, les émissaires japonais n'en finissent pas de discuter des détails du protocole parce que celui qui refuse son époque retombe en enfance. Même si le gouvernement du Japon venait à se convaincre du fait que sa politique est insensée, il ne pourrait en changer. « Qui prendrait l'initiative ? Les membres du Grand Conseil ? Le Shogun leur demandera aussitôt d'avoir la bonté de s'ouvrir le ventre. Le Shogun ? Le Grand Conseil lui proposera aussitôt de céder la place à un autre. Quant au Mikado, il ne proposera rien et si par miracle l'idée lui en venait, le Shogun le punirait en ne lui donnant pas son nouveau kimono journalier ou l'obligerait à manger deux fois dans la même vaisselle ». C'est du Japon que Gontcharov se moque, mais c'est à la Russie de Nicolas qu'il pense et au-delà à tout homme qui refuse la solidarité humaine telle qu'elle s'affirme dans le temps et que révèle le voyage.

Au début de l'hiver, tandis que les négociations traînent en longueur, l'amiral Poutiatine, inquiet par les bruits de guerre qui parviennent d'Europe, décide de gagner Changhaï. Là, Gontcharov pourra observer l'intensité de la vie chinoise en même temps que les désordres politiques et une guerre civile endémique fomentée ou entretenue par les intérêts anglo-américains qui cherchent à forcer le blocus que le gouvernement chinois entend imposer à toute importation d'opium, drogue, dont les abus

ravagent le pays. Gontcharov juge ici des méfaits du colonialisme comme il avait su le faire en Afrique. Mais entretemps, la guerre de Crimée a éclaté et Poutiatine prend le large pour rejoindre l'escadre russe d'Extrême-Orient. La Frégate longe les côtes de Corée et entre, en mai 1854, à l'embouchure de l'Amour. Gontcharov quitte l'expédition et à travers la Sibérie regagne Petersbourg. Il y arrive le 25 février 1855. Le 18 l'autocrate Nicolas Ier, qui avait réduit à l'impuissance la génération de Gontcharov, les hommes des années quarante, et voulu maintenir par la force le règne du passé, était mort. L'avenir frappait à la porte.

Le voyage avait joué son rôle formateur. Gontcharov était parvenu à en faire l'épreuve formatrice et libératrice qu'il souhaitait. Il avait affirmé dès le départ : contrairement à ce qu'avait pensé un célèbre prédécesseur que Gontcharov cite parfois et auquel il pense souvent, Karamzine, dans ses *Lettres d'un voyageur russe* (1791-95) le voyage n'est pas "un mouvement de l'âme", mais bien la recherche vigoureuse, intrépide et, de ce fait, ironique des conditions vraies de la vie des hommes dans le monde à une époque donnée. Loin d'être une éducation sentimentale, il sera dominé par la quête et la découverte d'un *nous* des collectivités constituées. Dans l'œuvre romanesque de Gontcharov comme dans tout le réalisme russe dont on connaît la fortune et dont il jeta les bases, le destin et l'expérience communautaires révélés par le voyage seront présents. Car au-delà de l'ami, dans un contexte par définition étranger et donc saisissable, remarquable, le voyage impose à l'observateur la réalité du groupe. Parce qu'il ne connaît personne, il apprend à connaître les ensembles que forment les inconnus et leur destin. C'est en découvrant cette vérité de la communauté dans son périple autour du monde, en comprenant ses liens et son unité dans le temps, au-delà des barrières de l'espace et de ses océans, que la « belle âme » romantique est conduite à se convertir à la réalité. La mise à mort du romantisme, rêvé, souhaité, formulé déjà en partie par Gontcharov, peut maintenant avoir lieu.

Si le réalisme s'est enrichi dans le voyage qui l'a en quelque sorte assuré et confirmé dans ses droits, il lui a aussi proposé un style. Gontcharov sait se méfier de cette tendance que l'on nommerait aujourd'hui journalistique. S'il n'accorde pas sa confiance au sentiment, il sait aussi se méfier de l'intellect. Il n'a foi qu'en ce mixte instable qu'il nomme *impression*. Ce qui vient à s'imprimer dans la conscience, si on le saisit sur le vif, intéresse l'homme entier et atteint derrière la surface subjective un au-delà objectif où se trouve une vérité valable pour tous. Ainsi sa critique des effets négatifs du capitalisme et du colonialisme sera fondée sur le spectacle offert directement observé. S'il sait se garder du fait nu « dont on ne trouve pas toujours la clef », il évitera de l'interroger à partir de prémices idéologiques, mais s'efforcera de « l'éclairer par la lumière de l'imagination », c'est-à-dire de lui restituer sa teneur en vie et sa densité concrète.

L'essentiel de la vérité que le voyage a révélé se résume dans l'antagonisme de deux forces qui au milieu du siècle dernier, mais peut-être toujours autant que partout, avec une violence plus ou moins grande, se heurtaient dans le monde : l'ancien et le nouveau, le passé et l'avenir. Le spectacle offert par

l'Angleterre, l'Afrique, l'Asie confirme les convictions de Gontcharov en lui montrant que le débat interrompu par l'Autocrate se poursuivait ailleurs. Le monde change. Les anciennes structures sont aussi vétustes que les voiles des frégates qu'on aurait dû depuis longtemps remplacer par la vapeur. Gontcharov est sans illusion sur le monde nouveau. Il en connaît le héros, sa cupidité, sa cruauté. Mais le pirate chinois n'est pas moins cruel. Le chef cafre n'est ni moins cupide ni plus doux. Le voyage ne propose pas un jugement mais une découverte. Il invite à reconnaître et à préférer les forces vives, car ce n'est pas la fidélité au rêve d'une « belle âme » et moins encore la soumission au diktat d'une « belle idéologie » qui leur donne le monde et leur confie l'avenir, mais bien le cours irrésistible et naturel de la vie. Le devoir du voyageur consiste à déchiffrer cet avenir secrètement à l'œuvre dans le présent du monde. Fidèle à cette vocation, Gontcharov, au cours de son périple, s'est efforcé d'interpréter chaque pays et chaque lieu comme autant d'étapes significatives sur le chemin qui, de Nagasaki à Londres, montre à l'homme la direction à emprunter pour sortir de la pénombre romantique, éviter la nuit idéologique et s'aventurer enfin au grand jour du Réel.

C'est-à-dire au grand jour de la modernité qui n'est autre que la réalité, changeante par essence et, en conséquence, difficile à saisir, du temps, du Maintenant dévolu à l'ici de référence. Elle était au bout du voyage, rassemblant en une durée la diversité multiple des espaces explorés. Elle était ce *maintenant* unique reliant de son fil véloce tous les *Ici* successifs pour leur donner expression et visage, c'est-à-dire sens et identité. Elle sera aussi, par essence identique et par essence encore toujours différente au bout du voyage dont nous célébrons par notre assemblée les débuts. Car ceux qui partent tout à l'heure chercher la route de la soie ne retrouveront pas le passé. La soie qui les guide est au contraire le fil d'Ariane qui, à travers le labyrinthe du temps, va les conduire vers la découverte du présent et la lumière dangereuse mais nécessaire de l'époque. En effet, ce type de recherche, de voyage, d'archéologie entreprise en commun, cette volonté de découvrir les fondements d'une unité que l'on sent s'imposer comme la condition même de la vie, constitue sans aucun doute l'un des traits les plus remarquables de l'époque. Ici et maintenant, c'est toujours et partout. Que cette ambition qui retisse dans la soie de l'amitié la route à suivre par l'époque guide nos voyageurs. Qu'elle soit le vent dans leur voile. Le trésor qu'ils doivent nous ramener c'est le secret de l'unité humaine dans la diversité, son unité dans le temps autant que dans l'espace. Elle le pousse à emprunter et refaire ensemble la même route ...

Bon voyage !